
Albert Memmi

« Sociologie des rapports entre colonisateurs et colonisés » suivi de « Portrait du décolonisé arabo-musulman et de quelques autres »

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Albert Memmi, « « Sociologie des rapports entre colonisateurs et colonisés » suivi de « Portrait du décolonisé arabo-musulman et de quelques autres » », *SociologieS* [En ligne], Découvertes / Redécouvertes, Albert Memmi, mis en ligne le 02 juin 2009. URL : <http://sociologies.revues.org/index2922.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Association internationales des sociologues de langue française (AISLF)
<http://sociologies.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://sociologies.revues.org/index2922.html>
Document généré automatiquement le 30 septembre 2009.

Albert Memmi

« Sociologie des rapports entre colonisateurs et colonisés » suivi de « Portrait du décolonisé arabo-musulman et de quelques autres »

Sociologie des rapports entre colonisateurs et colonisés

Bilan, morale et intérêt

- 1 La subite accélération historique du phénomène de colonisation n'a pas suscité seulement le bouillonnement polémique qui remplit actuellement les publications et les conversations de l'homme privé. On voit s'opérer également sur ces problèmes un renouvellement de la réflexion sociologique, dont il est permis d'espérer beaucoup. Or, ce qui frappe dans ces échanges et ces efforts, c'est non l'âpreté – bien explicable dans un domaine qui concerne le destin de tant d'hommes ; et finalement la structure même du monde actuel – mais l'opposition quasi irréductible des participants.
- 2 Cette impossibilité, souvent de se comprendre – ne disons pas de se mettre d'accord – résulte, en partie certes, de motifs psychologiques. De puissantes finalités passionnelles, principalement éthiques ou (et) économiques, infléchissent, quoi qu'ils en aient, l'attitude des chercheurs. Il nous paraît évident que d'excellents esprits en sont assez aveuglés, ou pour le moins impatientés, pour conclure avec légèreté. Et nous éliminons, bien entendu, les positions dites *tactiques*, où le discours n'est pas l'expression d'un savoir réel et objectif, mais l'outil d'une intention pragmatique. Nous éliminons aussi *a priori* les positions d'éthique négative (à supposer d'ailleurs qu'elles existent à l'état pur ; qu'elles ne soient pas l'alibi conscient ou inconscient d'attitudes moins avouées), où la passion anti-éthique – le racisme par exemple – ne laisse aucune place à la considération de la vérité. Ces deux séries de positions sont par définition contraires à l'attitude sociologique.
- 3 Mais, en outre, tout se passe comme si la variété et la complexité des problèmes posés par le fait colonial avait surpris. Le matériel qui aurait pu étayer la recherche et la discussion fait gravement défaut ; les faits eux-mêmes sont incertains, les descriptions très incomplètes, les hiérarchies arbitraires ou incohérentes. Devant des interrogations relativement simples, aux quelles on devrait pouvoir répondre par des chiffres ou des informations contrôlées, on reste souvent dans un complet embarras. À propos des problèmes de rentabilité, par exemple, si importants pour la compréhension – et pour l'avenir – du phénomène colonial, n'est-il pas étonnant que l'on ne connaisse pas encore, d'une manière évidente et comme banale, les rapports économiques complets qui relient les colonisés et les colonisateurs, et aussi les métropolitains ? Ces relations sont-elles rentables ? Quelle est la conduite économique véritable de l'un et l'autre des deux (ou des trois si l'on compte le métropolitain) protagonistes de la colonisation ? On voit affirmer dans des publications également sérieuses, à la fois que l'entreprise coloniale est gravement déficitaire, que la métropole y investit plus qu'elle n'en retire, et qu'elle est absolument indispensable à l'économie métropolitaine ; à la fois que le colonisé a vu son niveau de vie littéralement et heureusement bouleversé, et qu'il dispose de moins d'huile et de céréales¹, ses aliments de base, qu'autrefois.
- 4 Comment dans ces conditions, alors que les bases mêmes de toute recherche semblent contradictoires ou incohérentes, se permettre de parler avec assurance de la *nature*, ou simplement de la signification économique, de la *relation coloniale* ? Pourquoi ne pas l'avouer ? On pourrait ressentir quelque amertume devant la carence, sur ce point, de la

recherche sociologique de ces dernières années, qui ne s'est pas trouvée à ce rendez-vous capital fixé par l'histoire, et pourtant largement annoncé ? Et il est probable que l'accélération soit maintenant telle, que les praticiens de la politique auront à se décider très vite, contraints de se fier une fois de plus à leurs intuitions.

5 Quoi qu'il en soit, que les résultats d'une recherche objective soient encore utilisables par les hommes politiques et les administrateurs, ou qu'ils n'aient plus bientôt qu'un intérêt spéculatif, il faut de toute évidence :

6 1. *Dépassionnaliser ces problèmes* ; en quelque façon les déshumaniser – ce qui n'exclut nullement, au contraire, l'étude des passions elles-mêmes – c'est-à-dire en distinguer rigoureusement, et pour un premier temps tout au moins : leurs dimensions éthiques, leurs dimensions pragmatiques. Si, en définitive, seuls les résultats d'une telle recherche permettraient d'aider, d'armer pour leurs tâches, les moralistes et les administrateurs, la considération préalable et lancinante de leurs exigences ne peut que prolonger la confusion et l'enlèvement actuels.

7 2. *En revenir donc à la notion d'un bilan* ; d'une description objective, et aussi complète et variée que possible, du fait colonial.

8 Avant de répondre aux multiples questions qui se posent, il nous faut connaître sans équivoque d'une part les conduites respectives des colonisateurs et des colonisés, c'est-à-dire en définitive qui est le colonisateur et qui est le colonisé ; et d'autre part la nature de l'ensemble des relations qui les unissent.

Sociologie de la situation d'ensemble

9 Le problème n'est d'ailleurs morcelé qu'en apparence. On découvre vite qu'il est impossible de comprendre le colonisé ou le colonisateur sans le recours constant à la situation coloniale dans son ensemble. C'est-à-dire de comprendre le colonisé sans le colonisateur, et inversement, ni de les comprendre tous les deux sans référence précise et continue à l'ensemble de la situation coloniale. Cette connexion nous semble un des traits les plus sûrs du fait colonial et l'un des fils directeurs de toute sociologie coloniale.

10 Certes, toute sociologie est d'une certaine manière relationnelle. Une situation de classe ne se comprend et ne se définit que par rapport aux autres classes, un groupe d'âge est relatif aux autres groupes d'âge. Mais il y a bien davantage dans la situation du colonisé et celle de colonisateur. Outre les relativités de statut socio-économique, de niveau culturel, de statut institutionnel et politique, il s'ajoute toujours la relativité au fait colonial. La relation coloniale n'est pas une relation parmi d'autres, mais une relation dimensionnelle de toutes les autres, une épaisseur supplémentaire ; en quelque manière, elle est un dénominateur commun aux conduites et aux manières d'être du colonisé et du colonisateur.

11 Certes, le Français, par exemple, vit en Europe, la langue française comprend de nombreux mots et locutions anglaises, l'influence américaine est importante, l'interpénétration avec l'Europe et le monde est grandissante grâce aux instruments culturels, aux échanges techniques et économiques. Mais, en colonie, l'expérience est *directe* et directement *vécue*, celle du colonisateur et des institutions coloniales par le colonisé, celle du colonisé et de la relation coloniale par le colonisateur. Et non seulement par l'intermédiaire des objets, de la technique ou du symbole. Nous avons essayé de montrer ailleurs ² qu'il n'existait pratiquement pas d'aspect de la vie du colonisé qui soit sans référence, directe ou indirecte, à la présence du colonisateur et au phénomène colonial. Que la plupart des conduites du colonisateur avaient une répercussion sur l'existence du colonisé et donc sur ses conduites ³. Inversement que la plupart des conduites du colonisateur, trop souvent considérées en elles-mêmes, s'éclairent notablement lorsqu'elles sont examinées en fonction de la situation coloniale, et donc en fonction de l'existence du colonisé.

12 Jusqu'ici, en vérité, les quelques études ou témoignages que nous possédions se plaçaient presque exclusivement du point de vue d'un seul des deux partenaires. Si nous savions à peu

près ce que le colonisateur pense du colonisé et comment il conçoit la colonisation, nous ne connaissons nullement la manière dont le colonisé vit cette même colonisation, ses rapports avec le colonisateur. Or nous commençons enfin à disposer de nouveaux témoignages émanant cette fois du colonisé : récits, essais, documents ⁴, etc. Et ce qui frappe dans ces textes, c'est ce que l'on pourrait appeler le *duo colonisateur-colonisé*.

- 13 En bref, il nous semble nécessaire de bien poser que les faits de colonisation ne sont jamais simples, mais doubles, qu'ils ont une face colonisée et une face colonisatrice. Et que l'intelligence du colonisateur passe par celle du colonisé et celle du colonisé par celle du colonisateur.

Sociologie dynamique

- 14 Quelle que soit l'importance de ce premier trait, cependant, on n'aura pas suffisamment caractérisé cet essai de sociologie des rapports coloniaux si l'on n'y joignait aussitôt un second : le mouvement. La sociologie coloniale est, en somme, un cas particulier, particulièrement original, d'une sociologie des contacts humains. Il faut maintenant ajouter que le contact colonial est essentiellement *dynamique*. Le colonisateur et le colonisé deviennent constamment, évoluent sans cesse et évoluent l'un en fonction de l'autre.

- 15 Ayant essayé de tracer les rôles psycho-sociaux du colonisé et du colonisateur en Afrique du Nord, nous nous sommes vite aperçu qu'il était impossible de les construire par juxtaposition, par accumulation de touches simultanées. Une constante référence au temps s'avérait nécessaire. Il fallait suivre les traits dans leur dynamisme, c'est-à-dire découvrir la genèse de chaque trait et tracer la chronologie des traits entre eux. Il n'existe pas de portrait unique du colonisé ou du colonisateur, si l'on entend par-là des portraits statiques. Par contre les différentes figures du colonisé et du colonisateur se relient parfaitement et s'éclairent dans un même portrait dynamique, ou si l'on veut, cinématographique. Autrement dit, les rôles coloniaux ne peuvent être que des rôles historiques. De même, non seulement pour comprendre l'un il fallait en référer à l'autre et à la situation coloniale, mais la référence devait être dynamiquement située suivant un vecteur de niveaux correspondants. *La sociologie des rapports entre colonisateurs et colonisés est aussi nécessairement une histoire.*

- 16 Ainsi, si l'on envisage la pénétration technique en Algérie et Tunisie par exemple, il est clair que, si elle diffère, il s'agit cependant d'un même processus pris à des moments différents. Il est clair aussi que cette pénétration, à l'intérieur d'un même groupement, est plus ou moins rapide ; s'étage dans le temps suivant les différentes classes sociales. La bourgeoisie, par exemple, par suite de ses possibilités économiques, est mieux pénétrée techniquement et culturellement, c'est-à-dire simplement avant les autres. Ce qui est l'occasion d'une difficulté supplémentaire apparente tout au moins : alors qu'elle semble bénéficier davantage de la colonisation, elle prend également, le plus souvent, la tête de la revendication. C'est qu'il y a aussi un dynamisme de la revendication : elle bénéficie le plus de la colonisation mais, du coup, elle en vit le plus nettement et le plus consciemment les avatars.

- 17 Ce qui explique la déception ou le désarroi du colonisateur ou de l'observateur non colonisé devant le colonisé. Du moins en partie. Cet étonnement, nous le retrouvons très fréquemment dans les relations entre colonisés et Européens installés en colonie ou de passage (« Ils sont imprévisibles », « Avec eux, on ne sait jamais ! », etc.). Il y a d'autres raisons, dont la distance technique, les refus de l'un et de l'autre, etc., mais celle-ci n'est pas la moindre. Le colonisateur ne sait pas le plus souvent à quel niveau, devant quel moment de ce dynamisme il se trouve. Ainsi, à propos de la réceptivité du colonisé à l'influence du colonisateur ; le colonisé la refuse-t-il ou l'accepte-t-il ? La question est loin d'être seulement, spéculative ; c'est une de ces questions qui trouve les observateurs si parfaitement en opposition, comme nous le signalions au début de ce texte.

- 18 En fait, la réponse ne peut être donnée d'un seul coup, et surtout d'une manière statique. Le colonisateur a représenté assurément pour le colonisé et le prestige matériel et le prestige

spirituel. Prestige qui n'est pas de simple illusion ou de persuasion, mais solidement appuyé sur une prédominance institutionnelle, politique, technique, etc. Dans un premier temps, on s'explique aisément que le colonisé se soit mis tout spontanément à l'école du colonisateur. Il serait faux de parler uniquement de contrainte extérieure. On retrouve ici tout le problème de l'assimilation ; nul doute que l'assimilation n'ait été désirée par le colonisé. Mais l'échec de l'assimilation, pour des raisons qu'il serait trop long d'aborder ici, a conduit inévitablement à la reprise de soi du colonisé, et complémentaiement à son refus du colonisateur. Lorsqu'on voit ce processus, on s'étonne alors – soit pour lui en faire grief, soit pour s'en féliciter, ce qui prouve bien qu'une même description peut appeler des jugements de valeur différents – que le colonisé utilise, dans cette reprise de soi et dans ses refus, des concepts et des outils de pensée qu'il continue à emprunter au colonisateur. Mais, en effet, au moment où il refuse le colonisateur, il garde mémoire de ses leçons. Il est possible, il est probable enfin que de nouvelles relations peuvent encore naître, puisque nous voyons s'esquisser des situations neuves en Tunisie ou en Inde par exemple.

19 Il n'est pas moins nécessaire d'ajouter que tout ce mouvement compliqué du colonisé vis-à-vis du colonisateur s'accompagne d'un mouvement complémentaire, et dans une certaine mesure inverse du colonisé envers lui-même, envers ses propres traditions et sa propre culture. Que l'imitation admirative du colonisateur s'accompagne le plus souvent d'un refus de soi qui peut aller fort loin, jusqu'à la honte et la haine de soi. Que le refus du colonisateur s'accompagne d'une reprise de soi, souvent exaspérée et paroxystique ⁵.

20 Avec des contenus différents, bien entendu, nous trouverions confirmation de ces schèmes, dans une analyse des conduites du colonisateur ⁶.

21 En résumé, il est nécessaire de situer chaque trait, chaque étape dans une perspective globale dynamique. Il faut toujours se demander à quel niveau on se trouve, à quel moment historique de la vie du groupe (la comparaison entre l'Afrique du Nord et l'Afrique noire ou Madagascar, qui est faite si souvent, est totalement infructueuse et même trompeuse si l'on n'y introduit pas une telle durée), à quel niveau se trouve la classe ou la génération étudiée (la pénétration culturelle ou technique, par exemple, sont notablement différentes suivant les générations ; la revendication également), et même à quel moment de l'histoire d'un même individu (l'histoire individuelle de tel ou tel chef politique par exemple ne peut se comprendre que replacée dans une telle perspective).

Les aspects du fait colonial

22 Sociologie relationnelle, sociologie dynamique, c'est seulement en posant ces deux traits au départ, en nous y référant constamment comme à des dénominateurs communs à tous les aspects du fait colonial que nous pouvons espérer obtenir une exacte appréciation du mécanisme de tel ou tel aspect.

23 Nous voici conduits maintenant à une deuxième étape : cette grille doit donc pouvoir jouer en fonction d'une *énumération* (qui tendrait idéalement à être exhaustive) des différents aspects du fait colonial : si nous voulons obtenir une description complète du fait colonial.

24 Disons tout de suite que cet effort d'énumération se fragmente en deux problèmes, cependant très liés :

- 1. Une *énumération* des différents aspects du fait colonial (économique et technique, institutionnel, politique et militaire, culturel et psychologique, etc.).
- 2. Une *hiérarchisation* des aspects ainsi énumérés.

25 Il est nécessaire de considérer *à la fois*, sinon la totalité des aspects, du moins l'essentiel de cette totalité. Une des raisons de la difficulté du dialogue entre les observateurs provient certainement de l'exclusivité accordée à tel ou tel aspect. Pour les uns, la relation coloniale est économique, pour les autres une entreprise stratégique, dictée par des impératifs en quelque sorte géographiques et comme extérieurs au colonisé lui-même, pour d'autres au contraire

le colonisé est l'essentiel d'un dessein quasi pédagogique. Or, le plus rapide constat ne peut refuser que la relation coloniale soit à la fois économique et politique et culturelle, etc. Alors, comme on ne peut nier l'existence de ces autres aspects on les dénonce comme illusoires ou pour le moins inefficaces ; et, par suite, on en néglige l'étude. C'est évidemment là un préjugé désastreux, et pour le moins inadmissible avant les résultats d'une analyse sérieuse. Il faut accorder d'abord à tous les aspects de la relation coloniale la dignité d'objet d'analyse.

- 26 Au surplus, seules leurs résistances respectives à cette analyse révéleraient leurs richesses et leurs importances *relatives* et permettraient une véritable hiérarchisation. Cette hiérarchisation est certes aussi nécessaire à l'intelligence du fait colonial et des rapports entre colonisateurs et colonisés que l'énumération. Aucune énumération même exhaustive, ne nous donnerait une image exacte de la situation coloniale vécue. Comment se retrouver dans cet éparpillement sinon par un *ordre* ? De même, dans ce dynamisme sur lequel nous avons assez insisté, cet ordre peut fournir une certaine *constance* : la stabilité formelle d'une certaine hiérarchie, ainsi que la présence toujours constante de certains facteurs, contre la facultativité d'autres. Enfin, et voici le plus important, loin d'être une simple affaire méthodologique, cet ordonnancement peut nous aider à préciser le sens le plus profond de la colonisation. (Est-elle *surtout* une entreprise économique par exemple ou une nécessité politique, etc. ?) Seul cet ordonnancement peut nous renseigner sur les liaisons entre les différents aspects de la liaison coloniale et finalement sur la nature de la relation coloniale.

La hiérarchisation

- 27 Nous n'avons guère la prétention d'aborder sérieusement ici, ni cette énumération ni à plus forte raison cette hiérarchisation. Il est probable d'ailleurs qu'il faudra, là encore, séparer résolument les deux problèmes.
- 28 Disons seulement que s'il nous fallait suggérer cette hiérarchisation nous dirions que l'aspect économique nous semble le plus permanent et le plus commun. Nous l'avons toujours retrouvé dans toutes les situations coloniales qu'il nous a été donné d'examiner (même celles du passé : pour ne prendre qu'un exemple, précisément discuté à cause de son allure essentiellement religieuse : l'expansion arabe fut également et parfaitement rentable pour le conquérant). Lorsque nous avons étudié le rôle du colonisateur, nous avons cru trouver que la genèse de ce rôle se trouvait d'abord dans un mécanisme économique. Les rapports directs entre colonisateurs et colonisés sont commandés en premier lieu par leur rapport économique ; les rapports entre les colonisés et la métropole sont plus complexes mais passent également par ce rapport économique entre colonisateurs et colonisés. L'importance de cette relation suffit à rendre compte de la non-industrialisation, de la non-technicisation sérieuse de la colonie. La situation coloniale impose la pérennité des structures essentiellement agricoles, etc. Nous avons cru pouvoir en conclure que le sens premier, le plus important de la relation coloniale, était l'économique.
- 29 Pour résumer la relation entre cet aspect et les autres, nous dirions que cette relation économique fondamentale appelle des *outils* politiques, dont les formes peuvent être diverses (en passant du législatif au militaire et de formes institutionnelles variées), mais qui toutes assurent sa stabilité et sa continuité. Enfin tant la relation économique que les politiques engendrent (ou suscitent) des relations psychologiques et culturelles.
- 30 Cela dit, répétons que cette mise en ordre et en perspective hiérarchisée ne doit absolument pas conduire à mésestimer, à réduire la richesse de chaque aspect. D'autant que, sans parler d'autonomie, nous croyons possible d'affirmer que chacun de ces aspects va retentir d'une manière originale sur le dialogue et sur la physionomie des deux partenaires de la colonisation. Nous avons eu à le vérifier à propos de l'aspect culturel et psychologique des relations entre colonisateurs et colonisés nord-africains. On nous a reproché d'avoir donné à la relation psychologique et culturelle une importance trop considérable. Nous lui avons donné son importance, qui est considérable en effet.

- 31 D'ailleurs, il ne suffisait pas d'affirmer que les rapports entre colonisés et colonisateurs sont essentiellement tributaires d'un mécanisme économique fondamental, il fallait encore le montrer, non seulement par une description de ce mécanisme mais aussi de cette dépendance : c'est-à-dire que nous en revenons nécessairement à un inventaire direct de chaque aspect.
- 32 Or, cet inventaire nous a révélé également une efficacité particulière directe de chaque aspect sur la physionomie de la relation coloniale globale et sur chacun des partenaires. La genèse du rôle de colonisé réside autant dans les institutions coloniales que dans les rapports humains directs avec le colonisateur. Sans tomber le moins du monde dans une attitude purement inter psychologique (puisque nous avons rappelé constamment que les relations inter psychologiques reposent toujours sur des relations du type économique, administratif, etc.), nous avons pu montrer la richesse et la dialectique originale de cet aspect. Les résultats de la situation coloniale dans ce domaine nous semblent être : *une double stéréotypie, une double autoreprésentation, et un double portrait.*
- 33 Pour prendre le cas du colonisé, il en existe :
- 1. *Un stéréotype*, proposé par le colonisateur ; et qu'il est relativement facile de reconstituer (*in* littératures, enquêtes : *L'indigène*). Ce stéréotype est exigé, suscité et imposé par les besoins tant affectifs qu'objectifs du colonisateur ;
 - 2. *Une autoreprésentation* : par réaction, le colonisé propose et se propose une image de lui-même. Plus difficile à cerner, mais, comme nous l'avons dit, les documents commencent à naître ;
 - 3. *Un portrait du colonisé réel* : résultat à la fois du stéréotype et de l'autoreprésentation.
- 34 La description de ces trois modes nous a semblé confirmer largement nos hypothèses. Ils sont chacun, d'une part à la fois relationnels et dynamiques, et d'autre part le résultat tout autant des relations inter psychologiques que de la situation coloniale tout entière.
- 35 Nous n'insisterons pas sur l'aspect relationnel qui est évident pour les trois modes : le stéréotype l'est par définition ; l'autoreprésentation du colonisé est le résultat partiel mais direct de ce stéréotype qui lui est présenté et imposé dans ses relations quotidiennes avec le colonisateur ; enfin il est clair que le colonisé réel n'est ni ce dont on l'accuse ni ce qu'il prétend être, mais l'ensemble de ses conduites objectives ; mais ces conduites objectives sont les résultats complexes de la manière dont il est considéré et traité et de la manière dont il se conçoit lui-même.
- 36 L'aspect dynamique, peut-être moins aisé à mettre en évidence, n'en est pas moins certain. Le stéréotype du colonisé chez le colonisateur varie nettement avec la transformation du colonisateur lui-même, de métropolitain en colonisateur, puis avec les variétés de colonisateurs⁷. L'autoreprésentation varie avec la prise de conscience de la situation coloniale par le colonisé. Enfin le portrait réel, nous avons déjà noté son dynamisme propre, seul angle sous lequel on puisse parler d'un portrait du colonisé et le comprendre.
- 37 Enfin, quelles que soient la complexité et la richesse de ce registre, il est clair précisément qu'il ne saurait être la résultante du seul et pur *regard* mais de *l'action* constante et concrète du colonisateur, et davantage encore de toute la *situation* coloniale ; qui s'impose au moins autant au colonisateur qu'au colonisé, car elle est aussi, elle est surtout *institutions*. La relation coloniale n'est pas simplement un rapport inter psychologique entre le colonisateur et le colonisé, c'est aussi la relation entre le colonisé et l'administration coloniale, le pouvoir politique, l'économie coloniale, etc.
- 38 De la même manière, on peut retrouver les mêmes schémas avec le rôle du colonisateur, dont nous croyons qu'il est tout autant le résultat de la situation coloniale, le résultat de ce duo, comme nous le disions plus haut, le résultat de sa rencontre avec le colonisé. Il existe assurément un portrait du colonisateur bien nettement délimité. Il existe, par exemple, une distinction assez remarquable de statut économique entre Européens des colonies et métropolitains de classe sociale équivalente. Nous avons pu noter également entre eux une

nette différence d'attitude politique : à classe égale le colonisateur est, le plus souvent, plus à droite que son homologue métropolitain. Cette différence d'attitude politique dérive assurément de nuances dans le statut économique, mais en partie seulement. (Nous ne pouvons guère nous étendre sur les raisons de cette différence, mais les nuances dans le statut économique n'expliquent pas tout, puisque même les Européens des colonies les plus déshérités forment généralement bloc avec les plus fortunés.) La distinction entre colonisateurs et métropolitains doit enfin être également présente à l'esprit lorsqu'il faudra essayer de répondre aux questions que nous nous posions en introduction.

39 D'autre part, l'Européen des colonies *devient* progressivement au contact du colonisé, au fur et à mesure que s'établissent des relations avec le colonisé et qu'il prend conscience de ces relations et de leur signification : c'est-à-dire du sens de la colonisation.

40 Le dynamisme de ce portrait est fort lisible, parallèlement au dynamisme de la situation coloniale. Il existe en bref une relation objective entre ce portrait et la condition sociologique globale de la vie en colonie.

41 Enfin, une analyse plus générale de la culture et de l'idéologie coloniale peut être faite, que nous n'avons fait qu'esquisser. On pourrait montrer d'une part que le sort de la culture colonisée, de son avenir et même dans une certaine mesure de son contenu (problème de la langue, bilinguisme, etc.), est assez étroitement fonction des relations colonisateurs-colonisés ; et d'autre part qu'il existe une idéologie colonisatrice, également fonction de ces relations, qu'elle tend à légitimer et à consolider ; comment l'idéologie colonisatrice, conséquence de la situation coloniale, en devient partie intégrante et efficace.

Une définition possible

42 On pourrait tenter les mêmes analyses à propos de l'aspect politique ou de l'aspect technique de la relation coloniale. On y verrait par exemple qu'il peut exister un développement politique tel qu'il n'a pratiquement plus de finalité économique, au moins directe. Que la relation politique peut, au contraire, entraîner à son tour d'autres effets dont la finalité directe n'est que de protéger et d'affermir cette relation politique. Ainsi pour toute une part militaire, par exemple, de la colonisation, qui semble n'avoir comme but que le service d'une colonisation considérée comme valeur éthique presque pure. C'est là qu'il faudrait placer toute une aura idéologique et morale (vertus militaires, ainsi d'ailleurs que les vertus civiles, des administrateurs, médecins, etc.). On y verrait aussi que cet appareil et ces relations politiques peuvent avoir elles-mêmes, pour le colonisé cette fois, une signification aussi importante, et vécue d'une manière aussi intense, aussi originale, que la relation économique. Et qu'ils doivent donc être replacés et saisis également dans la vision de la colonisation par le colonisé.

43 Nous n'avons pas tant l'ambition de suggérer des réponses aux problèmes posés par une sociologie coloniale que de proposer des cadres de travail. Mais nous croyons qu'il est impossible de tenter cette sociologie si on n'introduit pas entre les phénomènes coloniaux certaines perspectives.

44 Lorsqu'on demande par exemple si la colonisation est économiquement rentable, comme on le fait aujourd'hui si souvent, il est clair que cette question n'a aucun sens si on ne la fait pas aussitôt éclater : rentable, pour qui ? À quel moment ? La colonisation n'est pas un phénomène un ; ou, du moins, il a plusieurs faces. À chaque aspect, il se présente différemment, il est vécu différemment ; il retentit différemment sur le colonisé et sur le colonisateur, et sur le métropolitain ; et à l'intérieur de ces catégories, encore différemment. C'est pourquoi il est vain ou trop gros de parler de sociologie de la colonisation mais *de sociologie des rapports entre colonisateurs et colonisés*. La sociologie coloniale est par nature relationnelle ; la colonisation peut être économiquement rentable pour telle ou telle catégorie de colonisateurs, elle peut

l'être plus ou moins pour tous les colonisateurs et pas du tout pour les métropolitains ; elle peut l'être seulement pour telle catégorie de métropolitains, elle peut l'être directement pour telle catégorie de métropolitains et indirectement pour les autres, etc. De même pour le problème de son coût : quand on affirme qu'elle coûte plus qu'elle ne rapporte, il faut encore se demander à qui, etc. De même, si l'on se retourne vers le colonisé, il est nécessaire de fractionner la question. D'autre part, la question de rentabilité n'a pas grand sens si elle n'est pas située dans le temps. Une entreprise coloniale peut avoir été et cesser d'être rentable, elle peut dorénavant coûter plus cher à telle ou telle partie des colonisateurs. Ce mouvement peut expliquer les transformations idéologiques de cette partie des colonisateurs.

45 Ce n'est qu'après ces analyses que pourraient venir les décisions pragmatiques et les prises de position éthiques.

46 En attendant, si nous avons à proposer une première approximation, nous dirions que la sociologie des rapports entre colonisateurs et colonisés est la sociologie d'un ensemble de *relations mouvantes, de peuple à peuple, situées historiquement, dont la finalité est économique, les moyens politiques et les conséquences psychologiques et culturelles. Mais dans lesquelles c'est l'ensemble de ces aspects, chacun avec son originalité particulière, qui donne à chaque colonisation sa physionomie remarquable.*

Paris - CNRS

Portrait du décolonisé arabo-musulman et de quelques autres © Éditions Gallimard

...et les chances du décolonisé

48 Là encore récapitulons passifs et actifs : le tiers-monde demeure dans l'ensemble affligé d'une écrasante pauvreté, soumis à la corruption et au despotisme, lesquels génèrent stérilité culturelle, humiliation et ressentiment, lesquels provoquent inmanquablement la violence. Ce bilan est maintenant reconnu même par les quelques penseurs du tiers-monde qui osent s'exprimer : leurs sociétés sont malades.

49 Cependant elles ne manquent pas d'atouts. Elles disposent d'immenses richesses réparties sur d'immenses espaces, de populations surabondantes, qui leur permettent de pallier le déficit démographique de l'Occident, d'une présence, diplomatique et armée, dorénavant incontournable sur la scène internationale. Même si, avec la complicité des possédants, ces richesses se sont souvent transformées en freins dans le développement de ceux qui en sont pourvus. La démographie incontrôlable, qui permet d'exercer une pression sur l'Occident, est également devenue un embarras grandissant pour les pays sous-développés. Les instances internationales, qui auraient pu formuler un véritable droit international, mettre au point des instruments propres à son application, et des sanctions contre les manquements, sans lesquelles le droit demeure vain, se sont rapidement transformées en des champs clos pour les conflits d'intérêts, les coalitions douteuses et les rapports de force.

50 Toutefois, on ne peut pas reprocher au tiers-monde de ne pas avoir recherché des modèles de développement qui pourraient le sortir de ces impasses. Il y en a eu, avec des variantes et des mixtes, principalement deux : le libéralisme économique et le socialisme marxiste. Or jusqu'ici ils ont été tous les deux décevants.

51 Le libéralisme économique propose une multiplication des biens de consommation et leur distribution au plus grand nombre, grâce à la liberté des échanges, assurée par une démocratie politique. Comment ne pas souscrire à ce programme, s'il était réellement réalisé ? Mais il suppose une égalité relative entre les partenaires ; ce qui est très loin du compte, à l'intérieur des nations comme entre elles. Malgré des progrès substantiels, la pauvreté continue d'affecter la plupart des pays du tiers-monde. Ceux qui ont choisi le libéralisme économique ne se sont pas sensiblement développés, au contraire même quelquefois. Dans la jungle qui règne dans les relations économiques internationales, le pot de terre tiers-mondiste se fracasse régulièrement

contre le pot de fer du commerce capitaliste. Le tiers-monde n'est pas armé pour cette liberté qui tourne toujours à l'avantage de plus puissants.

52 Ceux qui ont tenté une expérience communiste ou communisante n'y ont pas davantage trouvé la prospérité. Le Vietnam, qui semblait le plus heureusement représentatif du monde communiste, se contente de vivoter. La Corée du Nord est dans la misère alors que la Corée du Sud capitaliste connaît la prospérité. Excepté l'Afrique du Sud où l'ANC marxiste participe au gouvernement, aucun parti communiste d'Afrique ou d'Asie n'a pu, hors de la protection de l'URSS, conserver durablement le pouvoir. Faut-il s'étonner si la compétition entre le communisme et les structures traditionnelles, favorisées par la résistance des féodalités, s'est régulièrement soldée par la victoire des secondes ?

53 On ne peut pas, non plus, reprocher aux leaders du tiers-monde d'avoir recherché une autre issue que ces deux solutions, qui semblaient en outre être spécifiquement occidentales. Malgré les apparences, l'Europe entendait rester chrétienne. Le marxisme s'est en outre transformé en une religion nouvelle, dogmatique et exclusive, sans les séductions habituelles des religions, les rituels rassurants et les espérances mythiques. Mais alors, religion pour religion, pourquoi ne pas revenir en effet à la sienne, à laquelle on reste, malgré tout, viscéralement attaché ? En Amérique latine les mouvements de renouveau chrétien, comme la « théologie de la libération », sont en fait des retours à la lettre des Évangiles, comme si, par l'intermédiaire des textes sacrés, Dieu guidait les révolutionnaires. Dans le monde arabo-musulman, l'intégrisme est une tentative théologique et politique de résoudre tous les problèmes par un retour à la pure tradition primitive. Mais l'idée même de retour résume les faiblesses de ces tentatives ; on ne retourne jamais nulle part. L'intégrisme est inutilement régressif, totalitaire et répressif. Il y a chez les libéraux et les marxistes une ambition universaliste, même détournée au profit de leurs intérêts ; l'intégrisme tourne le dos même à leurs acquis : une scolarisation généralisée, et neutre au moins dans son ambition, la promotion de l'individu, la liberté de la pensée, l'importance de l'économie, l'introduction des femmes dans les circuits sociaux. La formule-étendard des « Frères musulmans » égyptiens, des khomeynistes iraniens comme du Hamas palestinien : « Tout est dans le Coran », résume les ambitions et les limites de l'intégrisme. D'évidence tout ne peut être dans un texte rédigé il y a plusieurs siècles, même accompagné de ses commentaires. Idem d'ailleurs pour les Évangiles ou la Thora. Hormis quelques principes généraux, il faut s'en remettre à la « loi de Dieu », c'est-à-dire aux injonctions des prêtres, qui ne sont pas spécialement experts dans les problèmes contemporains. Dieu ayant toujours et immuablement raison, pourquoi recourir à des lois humaines, fragiles et changeantes ? Mais, du même coup, l'intégrisme détourne de la recherche de solutions adéquates à la conjoncture actuelle. « Je suis musulman avant d'être nationaliste », déclarait Ben Bella, le premier président de la république algérienne ; c'était faire bon marché des problèmes spécifiques de la nation, en particulier de l'économie, et ce fut un désastre de plus. Le retour aux valeurs traditionnelles de l'islam paraît plus important que le développement économique ; hormis sa bonne volonté charitable, l'intégrisme aboutit à ménager les privilèges des féodaux et des possédants.

54 Loin d'être un modèle qui remplacerait heureusement les deux autres, l'intégrisme est encore plus inadéquat à la solution de l'immensité des problèmes qui se posent aujourd'hui à l'islam et au monde. Le retour à l'islam est au contraire un enfermement totalitaire. Comme tout fanatisme, il oppose sa totalité contre le monde extérieur, considéré comme une totalité hostile et polluante, dont il doit préserver les siens, même en combattant les tièdes. Ne pouvant satisfaire les désirs, il sera austère et exigera de tous l'austérité ; or, ne pouvant persuader, il contraindra ; il cherchera à maîtriser tous les aspects de la vie individuelle et collective, à traquer les gens jusque dans leur conscience. C'est pourquoi il a si fort à faire avec la sexualité. Il en vient à envisager, si nécessaire, la reconquête de toute la terre, pour la débarrasser de l'hérésie. Dire que tout est dans le Coran signifie aussi qu'il n'y a rien au-dehors ; que quiconque

ne suit pas le Coran se place hors de l'humanité et mérite toutes les violences. Ce que font souvent les religions, il est vrai ; ce qu'a fait le christianisme jusqu'à l'heureuse séparation du religieux et du politique, dont le résultat a été la démocratisation décisive de l'Europe, la liberté critique et l'initiative, condition de l'essor des sciences et des techniques. En somme, l'intégrisme est conduit, à l'intérieur comme à l'extérieur, à une guerre permanente.

Vers un autre monde ?

- 55 Pouvons-nous, malgré tout, espérer l'avènement d'un monde différent, où nous arriverions à mieux vivre ensemble ? Mais comment ? Et à quel prix ? Ici nous quittons le constat pour le vœu. J'ai assez insisté ailleurs ⁸ sur cette nécessaire distinction pour m'y attarder ; disons seulement que les pages qui suivent relèvent davantage de l'hypothèse que des certitudes.
- 56 D'abord, insistons une fois de plus sur une évidence : il ne suffit plus de déplorer la pauvreté, il y a maintenant urgence, il faut s'y attaquer ; ceux qui ne la considèrent pas sérieusement ne sont pas des partenaires sérieux dans ce colloque mondial. Certes la pauvreté n'est pas tout dans cette affaire ; nous l'avions déjà découvert à propos de la décolonisation, où les revendications nationales l'emportaient fréquemment sur toutes les autres. Les terroristes sont souvent issus des classes aisées, leurs chefs comme les exécutants. Mais c'est la misère qui fournit les masses de manœuvres, faciles à duper, incontrôlables et prêtes à toutes les aventures. Ces foules d'hommes sans femmes, exaspérés par une double faim, celle de pain et d'amour, comment ne seraient-elles pas hystériques ? Peut-être arriverions-nous un jour à construire une société où personne ne souffre d'inanition d'aucune sorte. Il est de bon ton, en Occident, de déplorer les méfaits du développement et de la consommation excessive. Ce sont là des propos de nantis, qui dénoncent des excès... dont ils sont presque seuls à profiter. Il n'est pas nécessaire de disposer d'une télévision par pièce ou de changer de voiture tous les ans ; mais on est trop loin du compte partout dans le monde, où manquent même les rations de survie et les médicaments de base. La pauvreté est en outre relative : côtoyant l'opulence elle engendre l'envie et la colère. Certes il y faudrait une régulation universelle, mais condamner l'industrialisation ou l'agriculture scientifique, qui seules permettent l'abondance, c'est abandonner les gens à leur dénuement, et renoncer à la civilisation.
- 57 On n'a pas tout dit cependant si l'on n'explique pas pourquoi le tiers-monde ne se développe pas ou si lentement. Des deux outils principaux pour pallier la pauvreté, le développement et la lutte contre la corruption, il n'est pas sûr que le premier puisse suffire. Lors de la rencontre avortée de Cancún, on a légitimement stigmatisé la dureté dans la compétition entre les nations, surtout entre riches et pauvres, mais pas du tout la corruption qui sévit partout. C'est qu'il aurait fallu dénoncer leurs dirigeants, qui les représentaient : allaient-ils s'accuser eux-mêmes ? Or la corruption est l'une des causes majeures de la stagnation du tiers-monde ; elle stérilise tout effort et anéantit ses résultats ; elle freine le développement plus que le développement est propice à la corruption. C'est elle qui empêche l'argent gagné dans le pays de s'y investir, pour aller grossir les paradis fiscaux à l'étranger, ou le patrimoine immobilier des possédants dans les capitales occidentales ; des rues entières de Londres seraient ainsi, par l'intermédiaire de prête-noms, aux mains d'investisseurs du tiers-monde. Il existe une complicité objective entre les privilégiés, par-delà les frontières et les continents. Pourquoi changeraient-ils une situation où ils trouvent tous leur compte ? Il faudrait par exemple mettre au jour les secrètes complicités politico-pétrolières. Le blanchiment d'argent ne profite pas qu'aux mafias. Quels profits y trouvent les banques ? Les USA, « champions de la démocratie », la Russie ex-« patrie des travailleurs », la France, « missionnaire des droits de l'homme » sont, dans l'ordre, en échange de mannes substantielles, les trois premiers fournisseurs mondiaux en armes, qui serviront à semer la mort et à conforter les tyrannies. Les belles déclarations d'intention sont de l'hypocrisie si elles ne se traduisent pas par des bouleversements de cet ordre inique. Que penser de ces dirigeants tiers-mondistes qui dépensent des sommes colossales pour acheter

des armes au lieu de se procurer des vivres et des médicaments, qu'ils préfèrent mendier ? Comment ose-t-on parler de morale dans les affaires internationales, ou même nationales, telles qu'elles sont aujourd'hui gérées ?

58 Il faut enfin en venir à l'essentiel : rien ne peut remplacer la prise en main des peuples par eux-mêmes, comme ils l'ont fait lors des décolonisations. Ils doivent récupérer leurs richesses et, pour cela, commencer par se débarrasser des *raïs* et des *caudillos*, putschistes et complices des possédants, internes et externes, des *líder máximo*, titre comique de Fidel Castro, et des *combattants suprêmes*, titre paranoïaque de Bourguiba vieillissant, ainsi que des imams politiciens et des mythes compensateurs qui perpétuent la stagnation sinon la régression. C'est seulement cette liberté retrouvée qui permettrait le dosage pragmatique de la part nécessaire de libéralisme économique et celle d'une économie dirigée, selon les besoins spécifiques de chacun et de chaque situation.

59 Tout le reste est illusoire ou aléatoire : l'« aide », le « partenariat », l'« effacement des dettes », etc., fussent-ils désintéressés, ce qui est douteux. On avait inventé naguère la formule de l'« aide liée », expression dont le cynisme à peine voilé, suggérait : « Je vous avance de l'argent à condition que vous le dépensiez en achats de mes produits », autrement dit qu'il retourne dans mes caisses. Le « partenariat », dont on parle beaucoup ces derniers temps, n'a de sens que si les deux partenaires sont de force sensiblement égale, ce qui n'est précisément pas le cas ; sinon le plus fort imposera toujours ses vues et ses intérêts. L'« effacement des dettes », si généreux soit-il en apparence, ne fait que repousser le problème. Qu'est-ce qui empêche les pauvres d'emprunter à nouveau, et de continuer à se remettre dans leur dépendance aux riches ? L'appât du gain a rendu les prêteurs imprudents et les emprunteurs sont des étourdis, qui savaient qu'ils ne pourraient pas rembourser. On vient encore de reprendre une vieille idée, celle du « partage » ; ce n'est qu'une autre appellation de la charité, laquelle n'a jamais rien résolu ; elle ne fait au contraire que perpétuer l'inégalité. Attendre son salut du dominant, et maintenant de l'ex-dominant, est aussi illusoire que, pour les femmes, d'attendre leur libération de la bonne volonté masculine. L'aide internationale est une mendicité déguisée, or la mendicité ne fait pas disparaître la pauvreté ; elle cultive au contraire l'irresponsabilité. D'autant que les subventions achèvent de détruire les effets de la solidarité internationale.

60 Humiliés, exaspérés par ces impossibilités, les intégristes ont choisi la confrontation violente, c'est-à-dire la guerre ; mais cette guerre, ils n'ont aucune chance de la gagner. Mais s'ils ne gagnent pas la guerre, ils pourraient, il est vrai, pourrir la paix. C'est une entreprise de gribouilles ; ce serait rendre le monde invivable à ceux même qu'ils prétendent défendre. L'heure est venue pour le monde arabe de retrouver une juste place dans le concert des nations ; il a l'argent, les hommes, la complaisance des autres nations musulmanes, une opinion mondiale compréhensive, pourquoi s'épuiserait-il dans un conflit permanent où il n'a rien de plus à gagner ? Les menées intégristes, outre leurs fantasmes, sont à cet égard catastrophiques, et contraires aux intérêts mêmes des peuples arabes. Les intégristes veulent, par la violence, agrandir le fossé entre les peuples. Sans doute la majorité discrète souhaite une intégration sans troubles excessifs ; mais ce sont souvent les minorités actives qui font l'histoire, si elles ne sont pas bridées par la majorité. La majorité arabo-musulmane arrivera-t-elle à s'imposer face aux menées de ses intégristes ? À se persuader que leur victoire nous replongerait tous dans les ténèbres de l'histoire ? Leur double projet est maintenant évident : détruire un à un les régimes arabes et, simultanément, harceler l'Occident, jusqu'à la confrontation globale entre le monde arabo-musulman et l'Occident. La réussite relative des intégristes est d'avoir mis au point un cercle infernal : la terreur contre les Occidentaux génère une méfiance contre tous les Arabes et cette méfiance alimente le ressentiment contre tout l'Occident. La majorité arabo-musulmane arrivera-t-elle à surmonter ce dilemme Elle ne peut, en tout cas, souhaiter vivre en symbiose avec l'Occident et avoir de l'indulgence pour ceux qui en veulent la destruction.

Le destin normal et souhaitable de tout immigré est de se transformer en simple citoyen, à condition qu'il n'apparaisse pas comme un ennemi de son pays d'accueil.

61 Si les hommes étaient raisonnables, sinon rationnels, ils verraient qu'ils ont intérêt, puisqu'ils sont destinés à vivre ensemble, à rechercher ce qui les rapproche plutôt que ce qui les différencie, donc les oppose : autrement dit des *dénominateurs communs*. Ce n'est pas le lieu de les énumérer exhaustivement ni d'exposer en détail ce que pourraient en être les modalités pratiques ; il faut bien laisser quelque chose aux politiques. Et ce n'est pas le dessein de ce livre qui se veut surtout une description ordonnée. Nous avons cependant assez suggéré qu'il faut commencer par l'éradication de l'extrême pauvreté grâce à une plus juste répartition et une meilleure gestion des richesses ; lesquelles devront appartenir à tous et non à quelques-uns ; y compris les énergies naturelles. La suppression radicale de la corruption et du despotisme en sont les conditions préalables. La promotion d'une morale universelle est évidemment à ce prix. Cette morale comportera nécessairement la laïcité, car, sans elle, c'est encore la séparation et la guerre. La laïcité n'est pas l'interdiction de pratiquer ses rites religieux, ce qui serait une autre tyrannie ; elle est un accord institutionnel pour protéger la liberté de pensée de tous, y compris des agnostiques, contre les ingérences des Églises et les exigences de tous les fanatismes. Il faudrait, pour cela, en finir avec la confusion entre les appartenances religieuses et les appartenances sociales, entre la religion et la culture, entre l'islam-culture et l'islam-démographie. Un Arabe n'est pas indissolublement un croyant islamiste, pas plus qu'un juif n'est obligatoirement un habitué de la synagogue, ni un Français un paroissien fidèle. Il faudrait inventer des termes nouveaux qui expriment ces distinctions. La laïcité est la condition première d'un universalisme véritable, celui qui, sans traquer les singularités, les transcende. Cela signifie également un véritable droit international, non truqué comme il l'est souvent encore, qui, sans méconnaître les traditions locales ou coutumières, s'impose à eux, avec des sanctions, et des forces pour les faire appliquer ; sans lesquelles il serait un vain formalisme. Pour réaliser ce programme, il faudrait enfin que nous nous convainquions tous de notre solidarité ; dans le monde qui se construit tous les jours, personne ne peut plus faire cavalier seul. La solidarité n'est pas seulement un concept philosophique et moral, c'est une nécessité pratique, sans laquelle nous vivrions dans une tourmente permanente. Et enfin, contre les emportements des passions et les aveuglements des préjugés, suivre, autant que possible, les suggestions de la rationalité, condition de toutes ces mesures, mère du développement des sciences et des arts, et même d'une morale commune. La seule issue enfin serait l'instauration d'une véritable organisation internationale et d'en finir avec des instances partisans.

62 Serait-ce alors, vraiment, la fin de la civilisation occidentale ? Peut-être au contraire sa véritable universalisation. Car le meilleur de l'Occident fera nécessairement partie du patrimoine commun. Le tiers-monde ne doit pas le récuser parce qu'il vient de l'Occident. Faut-il récuser l'algèbre parce qu'elle a été transmise par les Arabes, l'imprimerie parce qu'elle a été inventée par les Chinois ? Il existe des acquis communs, définitifs, espérons-le : la promotion de l'individu contre l'emprise excessive des groupes, l'initiative, fruit de la liberté, le progrès, fruit des deux, une humanisation aussi étendue que possible des relations entre les groupes, une égalité des chances pour les femmes, le respect des minorités, une scolarisation générale, une médicalisation progressive, une proportionnalité entre les crimes et les peines ; personne n'acceptera plus que les voleurs aient les mains coupées, que soient lynchées ou lapidées les femmes adultères. Et, puisqu'il s'agit ici principalement d'un portrait du décolonisé arabo-musulman, les Arabo-musulmans doivent reconnaître et admettre, au contraire exact de l'intégrisme, que l'Occident fait dorénavant partie d'eux, comme l'Occident doit admettre que les musulmans font dorénavant partie de lui. Un jour peut-être il y aura un maire de Paris musulman, comme il y a déjà un maire de New York juif ; et pourquoi pas un maire juif dans un pays arabe !

- 63 Mais pour avancer vers cette utopie il faudra que le partage des eaux ne soit plus entre les Arabo-musulmans en bloc et les non-musulmans en bloc, mais, parmi les uns et les autres, la même coalition des esprits libres contre les dogmatiques et leurs fanatismes. Car les sectateurs de Dieu ont trop souvent le diable au corps. Entre ces deux catégories d'hommes, ce devrait être le même combat à l'échelle de la planète entière, car il y va de notre salut commun.
- 64 Tout cela, avons-nous averti, est de l'ordre du souhait. Peut-être y a-t-il quelque naïveté à espérer que, dans un proche avenir, les uns sauront tempérer leur ressentiment, les autres leurs avidités. Le temps n'est peut-être pas assez loin où l'on visitait à l'Exposition universelle les indigènes à l'instar des singes dans les zoos, où l'on chantait *Trabaja la mujer* et où toutes les femmes étaient nommées Fatmas et les hommes Mohammed. Il est encore trop tôt pour que les Noirs puissent oublier l'esclavage ou les juifs la *shoah*. Il n'est pas sûr que les puissants d'hier aient vraiment compris qu'ils doivent dorénavant mieux répartir les richesses, même celles qu'ils produisent eux-mêmes. L'homme est comme tous les carnassiers, il défend jalousement le morceau de viande qu'il a sous sa patte. Mais aux premiers on doit répéter qu'on ne peut pas vivre éternellement dans le ressentiment, surtout si l'on veut vivre ailleurs que dans son pays natal ; aux seconds qu'ils ne pourront contenir longtemps l'agitation des affamés et des humiliés. Peut-être que les hommes sont sourds et aveugles à certaines évidences ; que l'histoire nous échappe largement et que nous n'avons d'autre issue que de laisser faire le temps, avec l'espoir qu'il aille vers un mieux. Mais si nous pouvions, si peu que ce soit, agir sur notre commun destin, y avoir quelque part, si minime soit-elle, nous serions inexcusables de ne pas l'avoir tenté.

Paris, 2003

Notes

- 1 . Ceci pour l'Afrique du Nord, tout au moins. Précisons, à ce propos, que la plupart des analyses qui vont suivre se réfèrent au contexte nord-africain.
- 2 . MEMMI A., *Portrait du colonisé, précédé du portrait du colonisateur*, Paris, Éditions Corrèa, 1957.
- 3 . À propos de quelques concepts explicatifs proposés par certains auteurs : MANNONI O., « Le complexe de dépendance et la structure de la personnalité (essai d'une psychologie coloniale) » in *Psyché: Revue internationale de psychanalyse et des sciences de l'homme*, n° 12, octobre 1947, pp. 1229-1242, BENABI M., Le « caractère decolonisabilité », etc. Considérés en eux-mêmes, ils restent bien mystérieux : qu'est-ce qu'une « colonisabilité » antérieure à la colonisation ? Pour avoir quelque sens, ils doivent être replacés dans le rapport colonial, c'est-à-dire, bien évidemment, comme découlant du fait colonial et non le précédant.
- 4 . Pour l'Afrique du Nord, la toute jeune littérature de Langue française n'est pas une des sources les moins précieuses. Le même phénomène semble vouloir se renouveler en Afrique noire. De même, quelques romans très révélateurs pour l'Inde, auxquels il faut ajouter la très importante étude du Sardar Panikhar.
- 5 Voir, à ce propos, des exemples très révélateurs rapportés par Richard WRIGHT : WRIGHT R., *The Color Curtain: A Report on the Bandung Conference*, Cleveland and New York, World Publishing Company, 1956.
- 6 . Voir dans : MEMMI A., *Portrait du colonisé, précédé du portrait du colonisateur*, *op. cit.*, l'analyse des rapports avec le colonisé et aussi, également révélateur, avec le métropolitain.
- 7 . Pour le détail de ces analyses, nous nous permettons de renvoyer encore à notre *Portrait du colonisé, précédé du portrait du colonisateur*, *op. cit.*
- 8 . Voir mon *Portrait du colonisé, précédé du portrait du colonisateur*, Paris, Éditions Corrèa, 1957.

Pour citer cet article

Référence électronique

Albert Memmi, « « Sociologie des rapports entre colonisateurs et colonisés » suivi de « Portrait du décolonisé arabo-musulman et de quelques autres » », *SociologieS* [En ligne], Découvertes / Redécouvertes, Albert Memmi, mis en ligne le 02 juin 2009. URL : <http://sociologies.revues.org/index2922.html>

À propos de l'auteur

Albert Memmi

Professeur honoraire à l'Université de Paris (France), professeur à l'Université de Washington (États-Unis), membre du conseil à l'Université de Princeton (États-Unis), professeur honoraire à l'École des Hautes Études Commerciales (France)

Résumé / Abstract / Resumen

Série de deux textes d'Albert Memmi : l'un « Sociologie des rapports entre colonisateurs et colonisés », est un article paru en 1957 dans les *Cahiers internationaux de Sociologie*, volume 23, juillet-décembre, pp. 85-96 (reproduit avec l'aimable autorisation de la revue) ; l'autre étant un court extrait (pages 156 à 168) de l'ouvrage *Portrait du décolonisé arabo-musulman et de quelques autres* paru en 2004 aux éditions Gallimard, et publié avec l'aimable autorisation de ces dernières.

Mots clés : décolonisation, colonisation, histoire des idées

Series of two texts of Albert Memmi : one "Sociologie des rapports entre colonisateurs et colonisés", is a article published in 1957 in the *Cahiers internationaux de Sociologie*, volume July 23 - December, pp. 85-96 (reproduced with the kind authorization of the review) ; the other being a short extract (pages 156 to 168) of the book *Portrait du décolonisé arabo-musulman et de quelques autres*, published in 2004 by the Gallimard editions, and reproduced with the kind authorization of these last.

Dos textos de Albert Memmi. El primero es un artículo, « Sociologie des rapports entre colonisateurs et colonisés » (« Sociología de las relaciones entre colonizadores y colonizados ») publicado en 1957 en los *Cahiers internationaux de Sociologie*, Vol. 23, julio-diciembre, pp. 85-96, (reproducido con la amable autorización de la revista). El siguiente es un corto extracto (paginas 156-168) del libro *Portrait du décolonisé arabo-musulman et de quelques autres* (« Retrato del descolonizado arabo musulmán y de algunos otros ») publicado en 2004 por la editorial Gallimard, reproducido aquí con su amable autorización.

ndlr : Les caractéristiques du texte d'origine, en particulier le système et la typographie des notes en bas de page, a été conservé.